

LA MÉMOIRE DES FRANÇAISES DE 1870 DANS LES ŒUVRES LITTÉRAIRES (1872 À 1914)

J-F LECAILLON © DÉCEMBRE 2017 ©



Les abords des nouvelles boucheries municipales (dessin de M. Vierge)

Entre 1872 et 1914, les écrivains Français se sont emparés de la guerre de 1870 pour en faire sujet de récits littéraires. Les plus grands se sont adonnés à l'exercice, puisant dans leurs souvenirs pour mettre en scène une anecdote ou un épisode du drame national. Dans le sillage ouvert par Victor Hugo (*L'année terrible*), Zola (*La débâcle*), Maupassant (*Boule de Suif*), Huysmans (*Sac au dos*) ainsi que leurs amis du groupe de Médan¹, Daudet (*Les contes du Lundi*), Coppée (*Le canon*), Malot (*Thérèse*), Bloy (*Sueur de sang*), Darien (*Bas les cours !*) et d'autres comme Verlaine (*Confessions*) ou Robida (*La part du hasard*) ont pris la plume pour produire une nouvelle, un conte ou un roman ayant pour contexte l'humiliante défaite. Ils brossent le portrait de quelques héros (Jean Macquart et Honoré Fouchard chez Zola, Édouard Chamberlain et Michel par Malot). Mais, dans un goût très français pour l'autodérision, ces auteurs s'emploient surtout à dénoncer les trahisons, l'impéritie des chefs ou les petites lâchetés des citoyens ordinaires. À l'instar de Léon Bloy, le plus sévère d'entre eux dont les personnages avaient vocation à dénoncer « la fabrication d'une épopée officielle qui falsifie la mémoire en généralisant le patriotisme »², ils s'ingénient à fustiger les

¹ Outre Maupassant, Huysmans et Zola, le groupe compte Alexis, Céard et Hennique.

² Madelénat (Daniel), « Sueur de sang et les récits de la guerre de 1870 », GLAUDES (Pierre) et MALICET (Michel), « Léon Bloy », *La Revue des lettres modernes*, Paris, Lettres Modernes Minard, 1989 (1954).

faiblesses de la France, voire son déclin. Dans ce contexte, quelle image des Françaises face à la guerre donnent-ils ? Sans plonger dans une analyse exhaustive, la lecture des œuvres les plus populaires permet d'esquisser la tendance principale.

Les Françaises, victimes de la guerre...

Tous ces écrivains qui ont vécu la guerre sont dans le consensus à propos des Françaises : elles furent courageuses. Dès 1872, Victor Hugo donne le ton. *L'homme n'est que Français, mais la femme est Romaine*, écrit-il pour mieux vanter leurs mérites dans l'adversité. *Elles acceptent tout* : le froid, l'attente, la faim, l'horreur des blessures ou des bombardements, le deuil ; et si elles ont ce mérite c'est parce qu'elles ne voient que *la grande Patrie et le grand Devoir* (*L'année terrible*, p. 106). Zola donne à certaines de ces femmes une identité : Henriette Levasseur, « héroïne obscure »³, qui soigne les blessés de Sedan et guérit Jean Macquart ; Silvine Morange, « saignante de l'invasion » qui traverse toutes les horreurs du champ de bataille pour retrouver l'homme de sa vie. Dans *L'attaque du moulin*, elle s'appelle Françoise Merlier et, même si son acte est vain, elle aide Dominique Penquer à s'évader. Sous la plume de Georges Darien, Catherine s'annonce décidée à tuer le premier Prussien venu pour venger la mort de son frère. « Elle sera une Judith ! » s'exclame madame Legros ! Hector Malot donne à son roman le nom de *Thérèse*, jeune femme déterminée qui accepte de prendre en charge une ambulance pendant toute la durée du siège de Paris.



Les victimes de Bazeilles © Photothèque CICR, DR

Toutefois, au-delà du courage affirmé haut et fort, les Françaises croquées par les grands maîtres de la littérature française sont d'abord des victimes. Les plus chanceuses sont contraintes d'ouvrir leur maison à l'envahisseur (mesdames Delaherche et Deroche dans *La débâcle*) ou subissent le désagrément d'un vol (madame Lefèvre) ; les autres sont tuées (Françoise Quittard par un obus à Bazeilles dans *La débâcle* ; Solange Thibaut exécutée par les Prussiens dans *Les créanciers de l'État* ou la femme et la fille dans *La salamandre vampire* de Bloy), violée (la femme d'*Un épouvantable huissier* de Bloy), contaminée (Irma, *Le lit 29* de Maupassant), frappées par le deuil (*Les mères, souvenir du*

³ Concernant les personnages de ZOLA, les formules sont tirées de F. C. RAMON, *Les personnages des Rougon-Macquart. Pour servir à la lecture et à l'étude de l'œuvre de Émile Zola*.1901 : <http://www.as.wvu.edu/mlastinger/pers.htm>

siège de Daudet ; Silvine Morange et Henriette Levasseur). Dans *L'affaire du grand 7*, Hennique fait des femmes qu'il évoque, les victimes de troupiers français !

Sur une douzaine de personnages féminins auxquels Zola attribue une identité, dix sont présentés comme victimes des aléas de la guerre ; la moitié de ceux croqués par Léon Bloy le sont pareillement. Les trois principaux créés par Maupassant sont d'abord des victimes : *Boule de suif* d'un chantage, Irma d'une contamination vénérienne, Rachel de l'insupportable attitude de *Mademoiselle Fifi*, le petit marquis prussien. Chez Daudet, les femmes subissent toutes les aléas de la guerre : l'absence du fils (*Les mères, souvenir du siège de Paris* ou *Le mauvais zouave*) ou le déménagement forcé (*Les paysans à Paris pendant le siège*). Celles qui se vengent en tuant ou blessant un Prussien (la vieille du lit 27 dans *À la table des vainqueurs* ; Rachel dans *Mademoiselle Fifi* ; Françoise Merlier dans *L'attaque du moulin*) sont d'abord des victimes d'un deuil ou d'une agression, nullement des femmes qui se seraient engagées dans la lutte par patriotisme.



Les femmes silhouettes de la guerre, illustration parue dans *Le siège de Paris* de F. Sarcey

Cette image bien partagée de la victime est poussée jusqu'à l'allégorie. En un seul récit (*L'obstacle*), Bloy brosse un portrait représentatif de la Française face à la guerre telle que la voient les écrivains nationaux de l'époque. Dans un premier temps, il rapporte les paroles d'une femme pourvue, selon lui, « d'un cœur très simple », mère de cinq garçons mobilisés et partis au front : « Eh bien, je me consolerais plus facilement de votre mort que de l'abaissement et de la honte de notre patrie ». Magnifique autant que patriotique abnégation ! Belle image de la Française, s'il en est ! Presque trop belle pour être authentique ? Le propos sert surtout à dénoncer l'impéritie de l'armée dans un texte qui s'achève sur le spectacle d'une autre femme qui « déchevelée, folle de son deuil et qui nous parut être la France même, poussait des cris surnaturels ». Cette autre figure, explicitement posée comme incarnation de la Nation, fait synthèse de la majorité des représentations littéraires du moment : une victime.

...et silhouettes prétextes.

Mais si les écrivains décrivent des femmes blessées, humiliées, tuées, violées, ce n'est pas tant pour parler d'elles que des Allemands. Les portraits réalisés par les hommes de lettres sont les mêmes que ceux publiés à l'aube du XXe siècle par des auteurs moins talentueux qui cherchaient à mobiliser la génération de 1914 contre l'ennemi dit « héréditaire ». Dans le cadre d'un nationalisme exacerbé et va-t-en-guerre, cette instrumentalisation des femmes perd ainsi toute

valeur d'hommage envers celles-ci. Elles ne sont évoquées que pour parler des monstres prussiens qui fusillent, insultent, massacrent, dépouillent. Dans *Le canon*, véritable appel à la Revanche de François Coppée, les femmes ne sont que « le soupir de la vierge auprès de sa quenouille » : des victimes, donc ; innocentes, surtout.

Victimes, les femmes le sont aussi – sinon plus – de l'incompétence française. Plus souvent, en effet, elles sont prétextes à dénoncer les lâchetés, trahisons, poltronnerie des Français que sujet d'un intérêt spécifique des conteurs. Les six nouvellistes de Médan s'emploient d'abord à décrire la guerre dans ce qu'elle a de brutalité (*L'Attaque du moulin*), de couardise et lâcheté (*Boule de suif*), de ridicule (*Sac au dos*), d'absurde (*L'Affaire du Grand 7*) ou de bêtise (*La Saignée*)⁴. Dans ce registre, ils se servent des femmes pour mieux démontrer l'ineptie de la guerre. Si la cause est juste, elle ne sert pas pour autant la mémoire des Françaises réduites au rôle de faire-valoir ou de prétexte. Cette charge anti-française se retrouve plus encore chez Daudet et Bloy. Les convictions idéologiques de ces derniers les conduisent à dresser des portraits désobligeants des Français, parmi lesquels les femmes de France ne sont que des mauvais patriotes parmi d'autres. Elles ne les préoccupent pas en tant que femmes. Ce qu'ils visent à travers elles, ce sont les bourgeois (leur « veulerie concupiscente et agenouillée » selon Daniel Madelénat à propos des personnages créés par Léon Bloy), les paysans (ces « êtres vils, indifférents aux enjeux de la guerre, gouvernés par des instincts bestiaux, ayant pour obsession la conservation de leur avoir » d'après Pierre Glaudes) et les communards (toujours traîtres, vulgaires ou fauteurs de désordre). À travers les contes et nouvelles, ce sont principalement les débats politiques qui animent la bourgeoisie française de l'époque qui sont donnés à lire.

Les femmes décrites par les écrivains ne sont ainsi que des silhouettes, simples éléments du décor. Rien de plus normal dans un récit comme *La débâcle* centré sur les opérations militaires. Les femmes font partie du paysage, elles entrent dans le champ de bataille parce que cette dernière les rattrape sur leur lieu de vie. C'est l'invasion ! À l'instar de Rose (la concierge de la Sous-préfecture de Sedan) à travers les yeux de laquelle Zola nous donne à vivre les derniers instants de Napoléon III avant la capitulation, elles ne sont que des témoins oculaires, des ins-



truments que le romancier utilise pour donner à voir la guerre. À la recherche du corps d'Honoré Fouchard, Silvine Morange traverse le champ de bataille de Sedan, occasion que se donne Zola pour décrire l'horreur qui en ponctue le moindre recoin.

De toute façon, la guerre n'est pas la place des femmes, rappelle Georges Darien, manière polie de dire que leur présence ne saurait être qu'accidentelle.

Des femmes qui dérangent

Certes, cette mise à l'écart correspond à une partie de la réalité. Les femmes ne sont pas combattantes ni en première ligne. Celles qui s'y retrouvent, sont des exceptions. Mais, jamais, elles ne sont présentées de manière vraiment positive. Sous les illustres plumes, elles sont le plus souvent gênantes. Elles sont émotives, elles pleurent et n'ont pas le sens de la patrie. La plupart d'entre elles incarnent des personnages égoïstes, soucieux de leurs seuls biens ou proches. Leur sensiblerie maternelle les égare. Telle est l'idée que suggère Darien : voyant donner 10 francs pour soigner les blessés, monsieur Legros moque une « idée de femme » qu'il n'imitera pas : il ne

⁴ Voir René GODENNE, « Les soirées de Médan (1880) », *Un tour du monde des nouvelles en 80 recueils* : http://www.edern.be/renegodenne/contenu/Un_tour_du_monde_de_la_nouvelle_en_80_recueils/26-Soirees_de_Medan.html

donne que 100 sous. À madame Arnal qui soigne un Allemand qui lui a été confié, Darien fait aussi tenir ce propos révélateur d'une sensiblerie mal placée : « Je n'ai qu'une peur, mais une peur terrible : c'est de finir par porter trop d'intérêt à mon blessé. À force de voir souffrir les gens on s'y attache, on ne les considère plus comme des ennemis... Ah ! savoir concilier ses obligations d'infirmière avec ses devoirs de Française !... C'est à faire tourner la tête !... ». Quand il évoque le cas de Catherine qui, à l'annonce de la mort de son frère, veut tuer le premier prussien qu'elle rencontre, il fait dire à madame Legros qu'elle est une « héroïne » qu'il faut admirer plutôt que plaindre. Mais ce n'est là qu'une modeste concession, qui laisse toute sa place à l'image convenue de la femme hystérique que madame Legros s'emploie (vainement ?) à corriger. De son côté, si Henriette Levasseur arpente le champ de bataille et s'emploie à soigner des blessés, c'est seulement pour retrouver son mari et le « reprendre à la guerre, sa rivale »⁵ (*La débâcle*). Daudet manifeste bien un peu de tendresse pour la femme qui veut voir son fils en poste aux remparts de Paris ; il n'en fait pas moins portrait d'une mère repliée sur son égoïsme, indifférente à la guerre. Gêné par un comportement posé comme inapproprié, son mari se sent obligé de l'excuser auprès de l'officier de garde. Dans *Le mauvais zouave*, la mère est même coupable d'encourager la désertion de son fils ! « Vous autres femmes, vous n'y entendez rien. » s'exclame le forgeron Lory. « À force de vivre toujours avec les enfants et rien que pour eux, vous rapetissez tout à la taille de vos marmots ». En une phrase, Daudet résume l'image de ces femmes posées comme représentatives de toutes les mères ainsi que l'insinue l'emploi d'un pluriel générique dans le titre du récit. Et Daudet insiste, prêtant à la mère de Lory ces propos qu'elle marmonne dès qu'elle se retrouve seule : « Oui, je veux bien. Ce sont des lâches, des renégats (*Elle parle de soldats alsaciens prêts à se faire Prussiens pour éviter l'exil*) mais c'est égal ! Leurs mères sont bien heureuses de les ravoïr. » Une autre silhouette de femme, la Blanche, apparaît dans *Le bac*, récit qui met en scène la colère d'un passeur contre un bon patriote qui a refusé de maintenir ouvert son cabaret et de s'enrichir par un juteux commerce avec les Prussiens. Dans la bouche du passeur, ce patriote « qui s'en va tirer des coups de canons sans y être forcé » alors qu'il a cinq enfants à charge et pas le sou, est un fieffé imbécile. Personnage féminin du récit, La Blanche n'est pas si stupide. « C'était une paysanne, elle aussi, et ces gens là n'estiment guère ceux qui refusent de gagner de l'argent ». Dans le contexte du récit, il faut comprendre que la Blanche n'aurait pas hésité à trafiquer avec les Prussiens si elle avait pu, elle-même, faire de l'argent. Elle pense comme le passeur : l'intérêt personnel avant la Patrie !



Les paysans pendant le siège de Paris,
dessin de Pierre Probst d'après Daudet



Les mères de Daudet,
dessin de Pierre Probst

La paysanne (*Les paysans à Paris pendant le siège*) ne vaut guère mieux : « plus sauvage » que son mari, elle « se désole, s'ennuie, ne sait que devenir ». Certes, elle s'inquiète pour ses enfants, elle

⁵ Selon F. C. RAMON (1901).

« souffre ». Mais elle ne prend « plaisir à rien ». Daudet ne la montre pas même préoccupée par le ravitaillement alors qu'elle a du vendre la vache, puis la chèvre que le couple possédait. Le conteur fait là un portrait de femme vivant repliée sur sa cellule familiale, pauvre, attendrissante peut-être dans sa solitude, mais passive, pas même préoccupée par la guerre. Et le titre de la nouvelle la pose comme représentative de toutes les femmes de paysans réfugiés dans Paris. On est loin des « maraudeuses » ou des femmes venant chercher, avec autant de patience que de courage, une soupe dans les cantines municipales ou les fourneaux économiques⁶ !

Quand elles ne sont pas égoïstes, les silhouettes féminines créées par les nouvellistes sont criminelles (la vieille dans *A la table des vainqueurs* de Bloy), serial killer (les deux femmes de *La maison du diable* qui assassinent soixante-deux Prussiens sans que nul ne sache pourquoi ; les compagnes du *Fossoyeur des vivants* qui achèvent les blessés après les avoir dépouillés), un peu simples (Henriette Levasseur, Silvine Morange ou Rose), coquettes irresponsables (Gilberte de Vineuil dans *La débâcle*), « courtisanes » sans vergogne (Angeline Duportail dans *Le chien perdu et la femme fusillée* d'Arsène Houssaye, 1872) ou vulgaires (« la cantinière de l'insolence » dans *Barbey d'Aurevilly, espion prussien* de Bloy). Plus nombreuses que les bonnes, les mauvaises patriotes abondent. Bloy multiplie les exemples qui se retrouvent à des degrés divers chez ses collègues : paysannes « impénétrables au sentiment de la Patrie » (*La cour des miracles*), maquerelle qui moucharde (*Repaire d'amour*), émeutière qui manque de provoquer le lynchage de *Barbey d'Aurevilly*. Les personnages de prostituées ou de femmes faciles occupent une bonne place dans cette littérature : une seulement sur douze portant un nom chez Zola, mais sept sur vingt chez Bloy, autant sur douze chez Maupassant. Sous la plume de Céard et d'Alexis, les femmes sont dans des relations amoureuses illégitimes. On ne peut pas dire que l'image donnée des Françaises soit brillante, moins encore que les femmes de France puissent s'identifier à de tels personnages. Dans *Boule de Suif*, aucune des passagères de la diligence ne mérite la moindre estime. Fausses, arrogantes, méprisantes, égoïstes, dénuées de toute reconnaissance, elles sont négatives ; à l'égal de leurs hommes, d'ailleurs.

Quelques héroïnes dépréciées

Les vraies héroïnes ne sont pourtant pas absentes des œuvres littéraires. Elles sont mêmes au cœur des récits créés par Maupassant : Boule de Suif, Rachel et Irma se sacrifient pour la Patrie. De son côté, Bloy raconte l'histoire d'une mystérieuse visiteuse qui aurait obtenu de Bismarck l'ajournement du bombardement de Paris après Noël (*Bismarck chez Louis XIV*). Sans doute une femme de noble extraction dont il ne dévoile rien comme il sied d'une personne qui agit par seul devoir et non pour passer à la postérité. Bloy n'a d'estime que pour les membres d'une élite (aristocratique ou populaire), mais sur lesquels il ne s'attarde pas. Il consacre aussi un de ses récits à *Une femme franc-tireur* ! Il est toutefois étonnant de voir comment il semble dévaluer le cas ! Derrière Jacques Maillard – nom sous lequel Bloy identifie son personnage – se cache Annette Maillard, jeune femme qu'authentifie dans ses souvenirs publiés sept ans plus tôt le comte Théodorit de Foudras⁷, commandant des Francs-tireurs de la Sarthe, unité dans les rangs de laquelle Bloy a participé à la guerre ; mais ce dernier s'empresse de prévenir son lecteur que « cette aventure, je le sais bien, est peu vraisemblable. Si ce cas est vérifié, ajoute-t-il, ce n'est pas mérite de cette femme, mais fruit du dérèglement du monde : « il était donc inévitable qu'un désarroi si naturel des pratiques extérieures de la Providence eût pour corolaire un déplacement universel des habitudes ou des conventions banales et nous ne songeâmes point à nous étonner de la présence parmi nous d'une vraie femme en costume de franc-tireur ». En d'autres termes, pour Bloy l'engagement d'une femme dans l'action combattante est plus une monstruosité qu'un acte de bravoure ou de patriotisme : il est le signe d'une décomposition de la France !

⁶ Nom donné à des services de distribution de repas aux plus déshérités, financés par des dons.

⁷ Voir bibliographie.



Francs-tireurs vosgiens, *L'illustration européenne* 1870

Avec *Thérèse* (1874), Hector Malot propose un des portraits les plus positifs de Française face à la guerre. Son personnage est en effet l'exemple type de la Parisienne courageuse, déterminée et qui se donne aux blessés de son ambulance durant toute la durée du siège. Avec toute la sympathie que lui voue son créateur, elle incarne la patriote active. Mais Thérèse n'est qu'un prête-nom, elle n'est pas l'héroïne du roman qui porte son nom. L'ambulance dont elle a la responsabilité n'est même pas son œuvre. Elle a été pensée, financée, organisée par Édouard Chamberlain, le seul héros – avec son rival Michel – de l'histoire. De fait, Hector Malot laisse à son lecteur le soin d'imaginer l'action de Thérèse. Il en saura seulement qu'elle reconforte les blessés, écrit leurs lettres, fait leurs pansements. Tout est dit en quelques paragraphes chargés de planter le décor. Si Thérèse est la directrice de l'ambulance, c'est aussi une autre femme (madame Besnard), la « femme de charge », qui use de son « esprit d'ordre » pour mener la boutique sans que rien de son travail ne soit vraiment décrit. De fait, l'action des femmes dans ce roman importe peu. Seule compte la rivalité entre les deux personnages principaux, comment ils vont résoudre leur différend, comment le contexte historique va leur permettre d'arriver à leurs fins et comment ils vont gérer les incarnations masculines des deux sièges : Antoine, le généreux militant ouvrier, Soreuil le brave garde national rallié à la Commune pour de bonnes et honnêtes raisons, *Le fourrier* criminel, incarnation de l'escroc profiteur de la guerre civile pour servir ses frauduleux desseins, Anatole le faux frère qui n'est là que pour faire avancer l'intrigue. Thérèse n'est en vérité qu'un enjeu disputé entre deux amoureux. Le roman est centré sur les actions des hommes.

Des Françaises « oubliées »

Il ne faut pas déduire du constat fait ci-dessus que les écrivains français, sous couvert de fiction, ont déformé la réalité. Pris séparément, leurs personnages renvoient à des situations authentiques et, pour certaines, fort répandues. Les Françaises furent bien et d'abord des victimes ; beaucoup étaient « simples », effrayées et égoïstement inquiètes. Cette réalité est tellement humaine que nul n'imaginera qu'il n'y ait pas eu de telles femmes. Ce qui interpelle n'est pas le portrait des Françaises qui ressort de la littérature mais l'absence de quelques figures qui, à défaut d'être répandues, ont, elles aussi, existé. Or, ces Françaises qui ont activement participé à l'effort de guerre ne figurent pas au générique des principales œuvres littéraires.

À la veille de la guerre, Marie Monod publia un ouvrage pour exposer la place des femmes dans le cadre d'une guerre. Elle la voulait auprès des blessés, pour les soigner, soutenir, accompagner dans la souffrance. Les autorités de 1870 lancèrent des appels en ce sens et les Françaises y ont amplement répondu. Celles-ci ne sont pas totalement absentes des récits de fiction. Comme infirmières (religieuses ou laïques), aides-soignantes, consolatrices ou secouristes improvisées en

périphérie du champ de bataille, elles y sont bien présentes. Leurs silhouettes apparaissent dans les textes de Huysmans, Zola ou Bloy. La Thérèse d'Hector Malot cumule même dans sa personne tous les rôles : directrice d'ambulance, infirmière faisant les pansements, garde-malades rédigeant les lettres des blessés, bienfaitrice offrant aide financière et matérielle aux familles démunies...etc. Mais la mise en scène de cette œuvre de première importance se résume à une énumération des tâches en une page dans un roman qui en contient 280 ! Celle dévolue à madame Besnard qui la seconde est décrite de façon encore plus elliptique : femme d'organisation, elle s'occupera de l'intendance. La présentation de son dévouement s'arrête là ! Interne par intérim de La Salpêtrière pendant tout le siège de Paris, Madeleine Brès, en revanche, ne suscite aucune vocation romanesque, pas plus que Coralie Cahen (membre de La Société de Secours aux Blessés Militaires – future Croix-Rouge – qui s'occupa des blessés pendant le siège de Metz puis dirigea l'hôpital installé au lycée de Vendôme), Caroline Fray-Gross (sage-femme qui dirigea l'ambulance de l'Hôtel de Ville, à Paris) ou les comédiennes (Sarah Bernhardt, Agar, Marie Colombier...) qui transformèrent les théâtres parisiens en ambulances. La fiction se montre en l'occurrence très en deçà de la réalité.



La fabrication des cartouches, Paris 1870 (dessin Daudernarde)

Les ouvrières sont quasiment ignorées des écrivains. Certes, elles existent sous leurs plumes, mais leur identification n'est que sociale et reste façon pour les auteurs de dire qu'elles sont simples, sans instruction, ne savent pas lire ; qu'elles restent des personnes ordinaires issues du peuple. Rien de désobligeant en soi. La référence est souvent neutre. Aucun de nos auteurs, cependant, ne met en scène les couturières qui confectionnèrent des vareuses ou des uniformes pour habiller les gardes nationaux ou celles qui s'employèrent à monter ensemble les toiles qui firent les ballons au service de Gambetta ou du courrier. Des centaines de femmes furent recrutées pour fabriquer les millions de cartouches dont les mobiles et gardes nationaux faisaient une grande consommation. Elles ne retiennent pas l'attention des conteurs.

Autres absentes des récits littéraires : les maraudeuses officielles qui, sous la protection des gardes nationaux, allaient récupérer légumes et pommes de terre dans les champs abandonnés autour de Paris, les femmes qui confectionnaient les soupes populaires qu'elles distribuaient ensuite dans

les fourneaux économiques, les écoles (Louise Michel) et autres cantines, ou encore les quêteuses auxquelles les meilleurs dessinateurs (Albert Robida, Martial Potémont, Paul Hadol) ont largement rendu hommage ; pas une comédienne de Paris n'est prise pour modèle alors qu'elles se sont largement mobilisées (Madeleine Brohan, Emilie Duvois, Marie Favart, Clémentine Jouassain, Édile Riquier, Victoria Lafontaine...) pour rassembler des fonds à l'occasion de spectacles offerts au public. Adèle Riton, cette alsacienne de Strasbourg qui secourait les soldats rapatriés d'Allemagne et qui le paya de sa vie, Joséphine Miquey qui en fit autant à Mulhouse, ou les femmes comme madame Heine (belle-mère du colonel duc d'Elchingen) ou la comtesse de Zeppelin, qui se rendirent dans les camps en territoire allemand pour s'enquérir des besoins des prisonniers, ne servent de modèle.



Quêteuse, Martial Potémont

Malgré sa notoriété matérialisée par une légion d'honneur en juillet 1878, Juliette Dodu n'inspire pas davantage. Aucune receveuse de poste dans les contes ou romans. Les porteuses de messages ayant agi au service de l'armée comme Louise Nay-Imbert, madame Antermet ou madame Bellavoine ne suggèrent aucun profil. Seul Bloy donne une image d'espionne (*Les yeux de madame Frémeyr*), mais il s'agit d'un agent double qui, derrière ses deux visages, arbore des « yeux d'usurière » qui sont « toujours les mêmes », manière polie de dire que son double jeu ne sert que ses intérêts personnels. Une telle réalité ne fait pas portrait d'un personnage héroïque⁸.

Les œuvres littéraires ignorent aussi les combattantes. Elles furent rares ; ce ne sont pas des femmes représentatives. On serait en droit d'imaginer qu'une telle rareté les rende plus visibles et susceptibles d'attirer l'attention. Tel n'est pas le cas. Pas de cantinière au feu parmi les personnages féminins, pas de Louise de Beaulieu (une institutrice qui combattit à Champigny), moins encore de Jane Dieulafoy, Marie-Antoinette Lix ou Marie Favier-Nicolai (les trois femmes combattantes historiquement identifiées). Même les figures de combattantes occasionnelles ne sont pas retenues. Restée dans Bazeilles, Françoise Quittard est présentée par Zola comme une malheureuse qui ne suit pas les autres réfugiés parce que son fils de dix ans est malade. Il n'en fait pas une de ces femmes qui luttèrent aux côtés des villageois pour défendre leur maison et dont on retrouve la trace dans les récits de témoignage. Elle est victime d'un obus qui lui fracasse les reins, rien de plus.

Les femmes influentes, proches du pouvoir (Juliette Lamber), engagées dans les réformes à venir (Julie-Victoire Daubié, première bachelière de France), oratrices intervenant dans les clubs (Olympe Audouard) sont toutes aussi absentes de la littérature. Leur présence est au mieux masquée : dans *Bismarck chez Louis XIV* (Léon Bloy), la femme influente qui obtient du chancelier ajournement du bombardement de Paris n'est qu'une ombre.

Des Françaises à l'image d'un sexisme convenu ?

Comme souvent, les écrits nous informent plus sur ceux qui écrivent que sur le sujet qu'ils traitent. Ceci est d'autant plus vrai que les créations littéraires prises comme références n'ont pas vocation à faire Histoire de... Elles ont été écrites pour exprimer des convictions. Une telle raison d'être ne justifierait pas l'indifférence de l'historien ; mais leur utilisation par celui-ci vaut plus pour connaître la mémoire de la guerre et, en l'occurrence, l'idée que la bourgeoisie française

⁸ Voir GLAUDES (Pierre), « Sueur de sang, hémorragie de sens », *La Revue des lettres modernes*, Paris, Lettres modernes Minard, 1989 (1954) ; p. 55.

du XIXe – dont sont tous issus les écrivains de référence – avait du rôle des femmes que ce rôle lui-même. Cette remarque ne signifie pas que les personnages féminins de 1870 créés par les écrivains ne sont pas authentiques. Nous l'avons dit ci-dessus : les victimes courageuses, parfois un peu égoïstes, souvent simples comme le sont les « petites gens », peu instruites des enjeux de la guerre, prostituées pour certaines, lâches pour d'autres, folles de douleur, téméraires ou inconscientes parfois, ces Françaises là ont existé. Mais elles ne sont pas « toutes » les Françaises, seulement celles que les auteurs ont bien voulu voir parce qu'elles étaient conformes à l'idée qu'ils se faisaient d'une femme convenable : des êtres fragiles qui doivent rester à l'écart de la guerre, que les hommes doivent protéger comme elles-mêmes doivent protéger les enfants laissés à leur charge. À travers les femmes dans le cadre de la guerre – et non « face à » celle-ci – les portraits des Françaises diffusés par la littérature sont miroirs d'une vision patriarcale – un peu machiste ? – que les Français entretenaient.

Si une femme ou un ouvrier avait écrit une nouvelle mettant en scène des Françaises pendant la guerre, auraient-ils (elles) fait un portrait différent ? C'est possible mais pas même certain tant la classe dominante peut imposer sa vision du monde, la dominée intégrer celle qui lui est dictée. La façon dont les femmes auteures de journaux intimes (Marie Sebran, Lucile Le Verrier, Hermione Quinet, Geneviève Bréton, Perrine Viger...) reproduisent les stéréotypes sur la question montre combien les premières concernées peuvent les avoir intériorisés.

L'exception Maupassant, confirmation de la règle ?

Dans ce contexte Maupassant fournit une étonnante exception, faisant de ses nouvelles – *Boule de Suif* tout particulièrement – les textes les plus aptes à témoigner du rôle des Françaises pendant la guerre franco-prussienne, peut-être même, indirectement, les plus fidèles à la réalité historique. Certes, le fait que Boule de Suif soit une prostituée ne fait pas d'elle un personnage auquel les femmes de France aient pu aisément s'identifier. Mais il y a là un piège tendu par l'auteur qui rend son héroïne plus authentique encore !

Car Boule de Suif est le personnage de synthèse qui réussit en une seule personne à interpréter la plupart des rôles assurés par les Françaises pendant la guerre. En premier lieu, elle est celle qui cède ses charmes à l'ennemi, celle qui dans le regard de ses compagnons de voyage incarne la trahison. À l'image de nombreux personnages de fiction – de Gilberte de Vineuil (Daudet) à la Boulotte (Bloy) en passant par Rachel (Maupassant) – elle est comme ces filles sans vergogne qui firent des minauderies coupables aux Prussiens le jour où ils défilèrent dans Paris après la capitulation. Le mépris affiché par les autres passagers de la diligence est du même ordre que celui des Parisiens confrontés au spectacle des filles faciles osant se compromettre avec le vainqueur pour une bouchée de pain.



Rachel poignardant Mlle Fifi,
Delahaye (détail)

Malgré sa condition qui oblige Boule de Suif à céder aux instances du Prussien, la malheureuse est pourtant l'image de celui (celle) qui se sacrifie pour sauver ses compatriotes, tout comme le fait à sa façon Irma mieux que le capitaine Epivent (*Le lit 21*). Elle est l'incarnation même de l'héroïne qui donne sa vie ou sa dignité pour épargner le reste de la société. C'est d'ailleurs ce qu'exprime Rachel dans *Mlle Fifi*, quand Maupassant lui fait dire aux Prussiens qu'ils n'auront pas les femmes de France. À celui qui lui demande ce qu'elle fait dans ses bras, elle répond : « Moi ! moi ! Je ne suis pas une femme, moi, je suis une putain ; c'est bien tout ce qu'il faut à des Prussiens. » Boule de Suif est dans la même position.

Au-delà de cette image peu reluisante, Boule de Suif est plus encore. Elle est celle – la seule – qui a prévu son viatique et qui le partage avec ses compagnons de voyage. Elle est la femme prévoyante, image des Parisiennes qui trouvaient chaque jour du siège de quoi nourrir leurs proches. À sa façon très particulière, elle est aussi celle qui soigne, qui console, apaise, voire

répare et protège. Et, au final, elle est la victime, incarnation de la France trahie par ses élites, par les partisans du régime déchu et/ou nostalgiques de l'ancien, par Cornudet le républicain pragmatique mais sans scrupule, les religieuses moins charitables que la putain ou les marchands qui ont profité de la guerre pour s'enrichir.



Boule de Suif, Boutigny (1884)

Boule de Suif est celle qui rend hommage aux Françaises qui ont tout donné pour que la diligence nationale puisse reprendre sa route ; elle est encore à l'image des provinces perdues cédées à l'ennemi et qui acceptent leur sort pour que la Mère-Patrie puisse se donner le temps de renaître et leur rendre un jour la place qui est la leur. À sa manière, Boule de Suif est une combattante. Ses armes n'en font pas une soldate au sens militaire du terme, mais son corps est bien le champ de la bataille de France.

Sources :

Pour les romans, contes et nouvelles ayant servi comme sources pour l'étude, suivez les liens donnés au fil du texte.

FOUDRAS (Théodorit de), *Les Francs-tireurs de la Sarthe : une page d'histoire*. Paris, P. Ollendorff, 1886.

GLAUDES (Pierre) et MALICET (Michel), « Léon Bloy », *La Revue des lettres modernes*, Paris, Lettres modernes Minard, 1989 (1954).

MONOD (Marie William), *La mission des femmes en temps de guerre*. Paris, rue des Saints-Pères, 1870.

RAMON (F. C.), *Les personnages des Rougon-Macquart. Pour servir à la lecture et à l'étude de l'œuvre de Émile Zola*. 1901.